

2^e génération : de la Turquie à la Belgique

Fevziye, 53 ans, vit à Bruxelles depuis ses cinq ans.

Pour s'intégrer, dit cette Belgo-turque, les Turcs doivent sortir de leur ghetto.

Dix-sept heures. Ce vendredi soir, la foule est compacte et le flot de voitures est dense sur la chaussée d'Ixelles. Elèves rassemblés en grappe à l'arrêt de bus, mamans chargées d'emplettes avec leurs bouts de chou agrippés à leurs jupes, employés se fauflant à la sortie des bureaux pour attraper un métro... Le quartier Matonge est en ébullition en cette veille de week-end prolongé. "Vous ne voulez pas des tresses ?", interpellent en vain deux jeunes coiffeuses congolaises à l'entrée de la galerie Matonge, qui s'ouvre sur la chaussée de Wavre, d'où émerge Fevziye.

Attaché-case à la main, chaussée d'escarpins et vêtue d'un élégant tailleur bleu marine et d'un chemisier blanc, elle vient d'achever sa journée de travail. Coiffée et maquillée avec soin, cette femme active, mère de deux enfants de 29 et 26 ans, ne laisse nullement deviner ses 53 ans.

Si Fevziye se fonde aujourd'hui dans le paysage bruxellois, c'est sur les hauteurs de l'Anatolie centrale, en Turquie, qu'elle voit le jour le 14 février 1959. "A Bolvadin, dans la province d'Afyon", précise-t-elle. Elle est arrivée en Belgique fin 1964, à l'âge de cinq ans. "Je n'ai pas trop de souvenirs de mon enfance en Turquie; j'étais le "Numéro 2" de cinq enfants, trois garçons et deux filles, dont la dernière est née en Belgique". Parti en premier, le père de Fevziye rejoint en Belgique le mari de sa sœur, arrivé un an plus tôt. "Nous sommes venus quatre ou cinq mois plus tard via le regroupement familial, également avec ma grand-mère", raconte Fevziye. Toute la famille loge dans une petite maison unifamiliale à Bruxelles, Allée verte. "Mon oncle avait loué une maison, et la maison à côté, il l'avait louée pour nous. C'était aussi une famille nombreuse : il avait huit enfants. J'ai grandi avec mes cousins et cousines. Emigrer ne m'a pas posé de problème car j'étais entourée de mes proches. Bien sûr, à l'époque, on pouvait compter sur les doigts d'une main les Turcs qui vivaient dans les environs. On ne connaissait pas la langue. C'était donc compliqué, surtout pour mes parents. Mais nous avions des voisins assez charmants qui nous ont bien accueillis."

Tandis que son père commence à travailler dans une usine de lait, avant de reprendre son métier d'origine de garagiste, sa mère est employée comme femme d'ouvrage dans une société. "En maternelles, au début, j'étais perdue, poursuivait Fevziye. Je ne savais pas m'exprimer et restais dans mon coin. Puis, j'ai commencé à participer aux jeux et à acquérir le français". La fillette qu'elle était se rappelle ainsi avoir été "émerveillée" par "des choses comme la S-Nicolas qui n'existait pas en Turquie".

C'est en primaire qu'elle prend conscience qu'elle côtoie d'autres cultures : des Italiens, des Grecs, des Belges... Puis, elle entre en secondaire. "Je n'ai jamais eu ce contact d'étrangère. Il y a juste mon prénom : quand on me demandait comment je m'appelais, je devais l'épeler car les gens butaient. Cela m'a marquée."

Si Fevziye et sa famille vivent loin des plateaux anatoliens, elle se souvient que son père "nous emmenait chaque année deux à trois semaines en Turquie pendant les vacances pour qu'on ne perde pas nos racines, notre culture. Or, à l'époque, la plupart des Turcs immigrés portaient tous les deux, trois, quatre, voire cinq ans. Nous, nous nous rendions dans la famille puis nous faisons des circuits. Nous avons eu cette chance de découvrir notre pays d'origine, que j'avais quitté très tôt". Ses parents, "très modernes", s'attachent ainsi à dispenser à leurs enfants une "éducation ouverte" grâce à laquelle "je sais d'où je viens", se félicite Fevziye. A la maison, "nous parlions obligatoirement le turc entre nous". Fevziye et sa famille sont musulmans, mais "mes parents ne nous ont jamais rien imposé, comme porter le voile ou faire le Ramadan".

Parallèlement, "mon père nous disait : 'Ce n'est pas le temps qui va s'adapter à vous, c'est à vous de vous adapter avec le temps'. C'est pour cela aussi qu'il nous a poussés à faire des études", continue-t-elle, très émue... "J'adorais mon père".

A 18 ans, lors de vacances en Turquie, elle rencontre son futur époux. "Il n'y avait rien de sérieux. Cela s'est fait par après", sourit Fevziye. Deux ans plus tard, son prétendant la rejoint en Belgique et le couple se marie.

"Il m'a demandé si je voulais aller vivre en Turquie et je lui ai répondu : 'Si c'est comme ça, c'est toi qui viens. Mais, moi, il n'en est pas question.' "Il est venu les yeux fermés mais c'est vrai qu'il a eu du dur. La barrière de la langue a été très problématique. Il pensait retourner en Turquie. Mais c'est comme à l'époque de mes parents : ils avaient soi-disant émigré pour deux ou trois ans, pour avoir un peu d'argent en poche, mais maman vit toujours ici..."

Forte d'un caractère bien trempé, la jeune mariée prévient d'emblée son mari : "je ne voulais pas d'enfants directement". En cause ? A 17 ans, Fevziye occupe le poste de chef d'équipe dans une unité de nettoyage afin de se faire un peu d'argent de poche. "Je côtoyais beaucoup de Turcs et de Marocains. Parmi eux, il y avait des jeunes mariés et cela se passait très mal. Je voyais des femmes battues, qui pleuraient... A certains moments, j'avais honte de dire que j'étais turque. J'étais confrontée à une réalité que je ne connaissais pas. Mon père n'a jamais été violent", se remémore-t-elle douloureusement.

La jeune femme se pose donc beaucoup de questions d'autant qu'elle travaille seule, le temps que son époux reçoive son permis de travail. "A l'époque, prendre la pilule dans notre milieu turc, c'était mal vu". Et les rumeurs vont bon train, surtout auprès de sa mère : "Elle ne veut pas d'enfant; elle ne sait pas en avoir; etc." "J'ai dit à maman d'y couper court : 'Ma fille ne veut pas d'enfant et prend la pilule' - malheureusement, c'est ce qu'il faut faire - et on n'a plus rien entendu après".

Quelque temps plus tard, le couple accueille une petite fille, puis un petit garçon. Fevziye s'emploie à leur offrir une éducation à l'image de celle qu'elle a reçue - "jouir des deux cultures, belge et turque, est une richesse de plus". Elle est, notamment, très attentive au choix des prénoms. "Je ne voulais pas que mes enfants subissent ce que j'avais subi. Les prénoms traditionnels, des grands-parents étaient donc bannis d'office. Je voulais des prénoms turcs mais européens (Selin et Serkan)."

A la maison, la petite famille parle le turc. "Avant d'acquiescer la parabole, nous louions le week-end des vidéos de films turcs. De même, chaque année, nous partions en Turquie, pour que nos enfants gardent leurs racines". Fevziye se déclare de confession musulmane, mais précise : "je ne suis pas 100 % pratiquante". D'ailleurs, "mes enfants étaient inscrits dans une école catholique". Elle insiste : "Il faut s'adapter à toute circonstance. Si je vais dans une mosquée, je vais mettre un voile et ne porter ni décolleté ni jupe très courte. Mais il y a des gens qui sont vraiment trop fermés. C'est de l'intégrisme". Pour elle, "sur 100 femmes voilées, la moitié le sont parce que c'est obligatoire : la famille, le mari, les amis...; ou parce qu'elles voient d'autres femmes le porter. Mais ce n'est pas un choix personnel. J'en connais beaucoup autour de moi. Il y a encore un travail énorme à accomplir sur le respect du droit des femmes".

Alors qu'elle vit en Belgique depuis plus de 45 ans, Fevziye se sent toutefois "étrangère", malgré sa nationalité belge "sur papier". "Je m'appelle Fevziye, ce n'est pas belge. Et quand je suis en Turquie, on me dit que je suis étrangère. Parfois, je me dis que les Turcs, les Marocains... qui vivent ici, nous sommes des gens sans patrie. Quand j'étais jeune, cela me blessait. Maintenant plus. Quand on me demande mon origine, je réponds 'turque'. Et j'en suis fière".

Fevziye n'en porte pas moins un regard sévère sur l'intégration de ses compatriotes. "Lorsque nous avons émigré, cela a été très facile de nous intégrer. Il n'y avait pas beaucoup d'étrangers autour de nous, donc nous avons essayé de nous adapter à notre entourage", se souvient-elle. En revanche, "les Turcs qui arrivent aujourd'hui - comme par exemple une petite jeune Turque, voilée, qu'on fait venir de Turquie en Belgique par mariage arrangé -, ils n'ont plus vraiment besoin de s'intégrer puisqu'ils se regroupent en ghettos" dans certains quartiers de Bruxelles (Schaerbeek, S-Josse, surtout). "Cette jeune fille va vivre comme en Turquie et, par exemple, ne va pas suivre de cours de français." Or, "dans ces ghettos, c'est sans cesse des commérages et le 'qu'en dira-t-on' : 'Tiens, tu as vu cette fille ? Elle sort avec untel... Tant qu'ils vivront dans ces ghettos, rien ne va bouger. Ils doivent en sortir ! Heureusement, avec les 3^e et 4^e générations, cela évolue. Il y a un peu d'espoir. Mais il était temps !".

Fevziye, l'anti-conformiste

